

Jean-Marie Breuvert (éd.)
Les rythmes éducatifs dans la philosophie de Whitehead

chromatiques whiteheadiennes

Directeur: Michel Weber

Volume 3

Jean-Marie Breuvert (éd.)

Les rythmes éducatifs dans la philosophie de Whitehead



ontos

verlag

Frankfurt | Paris | Ebikon | Lancaster | New Brunswick

Bibliographic information published by Die Deutsche Bibliothek
Die Deutsche Bibliothek lists this publication in the Deutsche Nationalbibliographie;
detailed bibliographic data is available in the Internet at <http://dnb.ddb.de>

©2005 ontos verlag
P.O. Box 15 41, D-63133 Heusenstamm
www.ontosverlag.com

ISBN 3-937202-85-4

2005

No part of this book may be reproduced, stored in retrieval systems or transmitted
in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying, microfilming, recording or otherwise
without written permission from the Publisher, with the exception of any material supplied specifically for the
purpose of being entered and executed on a computer system, for exclusive use of the purchaser of the work

Printed on acid-free paper
ISO-Norm 970-6
FSC-certified (Forest Stewardship Council)
This hardcover binding meets the International Library standard

Printed in Germany
by buch bücher **dd ag**

Avant-Propos

La pensée de Whitehead sur l'Éducation, concrétisée dans *The Aims of Education* mérite au moins autant notre attention que le regard porté par l'auteur sur notre société moderne et post-moderne dans *Adventures of Ideas*. De part et d'autre, Whitehead introduit dans l'analyse des faits précis une référence à des processus évolutifs, et dans ceux-ci à des rythmes comportant à la fois le sens de la précision rigoureuse et de la plus profonde généralisation. De part et d'autre s'affirme, à travers ce va-et-vient entre précision et généralisation, l'adhésion de l'auteur à une idée du procès, telle qu'il l'a développée par ailleurs dans *Process and Reality*.

D'autre part, la situation actuelle de l'éducation en France et en Europe conduit à privilégier de plus en plus l'apprentissage sur les acquis, les processus sur les contenus. La société post-moderne a abandonné peu à peu, dans le secteur de l'éducation également, l'idée de substances statiques et immuables. A considérer seulement l'évolution du système éducatif depuis deux ou trois décennies, deux phénomènes se manifestent, que la philosophie whiteheadienne permet d'éclairer d'un jour nouveau :

1) La mobilité des matières et des acteurs.

Toutes les matières enseignées ont changé et continuent d'évoluer, cependant que de nombreuses matières nouvelles apparaissent dans les programmes.

Les acteurs de la formation eux-mêmes changent, qu'ils soient professeurs ou élèves, dans un monde lui-même en perpétuel mouvement, si bien que les repères éthiques qui guidaient auparavant les uns et les autres perdent leur visibilité.

ii J. M. Breuvert

1) Le phénomène de la responsabilisation de l'enseignant.

Son mode d'enseignement est appelé à exercer une influence de plus en plus grande sur l'évolution de la société. Comme le montre H. Jonas dans *Le Principe Responsabilité* (Francfort, 1979, Trad. Cerf, 1991, coll. *Passages*), le développement même de la technologie, dont l'école est sans doute l'une des causes les plus importantes, appelle à une responsabilité collective de plus en plus grande de l'humanité pour sa propre survie.

Or, la réflexion whiteheadienne sur les *Rythmes Éducatifs*, par son insistance sur le concept de *process* (« procès »), constitue un support intéressant pour une meilleure entrée dans ce mouvement perpétuel des matières et des acteurs et dans cette prise de responsabilité. S'il est maintenant impossible à une seule personne de suivre, même dans sa propre spécialité, l'ensemble des questions sociales, politiques et morales posées par cette matière, il lui sera tout aussi difficile d'exposer à ses élèves les tenants et aboutissants de leur matière, ni même de travailler en véritable transdisciplinarité.

La conception whiteheadienne, en insistant davantage sur le rythme de l'éducation que sur les contenus, contribue à faire avancer l'idée que la méthode la plus efficace pour obtenir les résultats souhaités est pour l'enseignant de rester aussi proche que possible du processus physique, partant de la totalité du monde pour créer une réalité nouvelle ensuite intégrée à l'ensemble, et ceci indéfiniment. Saisie imaginaire du tout (« romance »), perception dans ce tout d'une réalité déterminée (« précision »), ensuite réintégrée à l'ensemble (« généralisation »), voilà les trois phases de la nature, mais aussi celle du « procès » particulier qui s'appelle l'apprentissage.

Nous avons voulu la confrontation de chercheurs venant d'horizons internationaux divers. On trouvera ci-après la présentation des chapitres, selon l'ordre et la logique que nous venons d'esquisser.

Samuel Rouvillois présente d'abord les grandes lignes de la pensée whiteheadienne, en montrant comment la vision éducative s'enracine chez Whitehead dans une philosophie générale fondée sur la créativité. Une telle conception de la créativité générale n'est pas sans évoquer certaines visions de l'histoire, comme celle de Spengler, de

Badiou ou de Husserl, comme l'a remarquablement montré Jean-Claude Dumoncel (Université de Caen). Plus concrètement, Henri Vaillant (Ingénieur, Philosophe-chercheur sur la philosophie du processus) nous montre comment cette pensée a trouvé un écho en France, difficilement mais sûrement. Jan Van der Veken (Katholieke Universiteit, Leuven), président de l'*European Society for Process Thought*, présente ensuite la progressive reconnaissance de Whitehead à l'échelle de l'Europe.

Seconde question : celle d'une explicitation de la philosophie whiteheadienne de l'éducation. Le professeur William J. Garland (University of the South, Sewanee, USA), définit l'importance du concept de *rythmes éducatifs* dans la pensée de Whitehead, tout entière fondée sur le rythme et le nombre au fondement de la réalité. Les deux chapitres suivants clarifient cette notion dans plusieurs domaines éducatifs. Antoine Baby (Directeur du CRIRES, Université Laval) l'applique à l'institution scolaire et Howard Woodhouse (The University of Saskatchewan, Process Philosophy Research Unit) au travail universitaire. Enfin, Joachim Stolz présente la place de la pensée whiteheadienne dans une stratégie d'apprentissage.

Les derniers chapitres ont été rédigés par deux membres de l'APPE, (*Association for Process Philosophy of Education*), face aux questions de la post-modernité. Mary-Elisabeth Moore, alors professeur à l'Institut de Théologie de Claremont (California), et qui enseigne maintenant à la Candler School of Theology (Emory University), nous donne des repères, dans la définition d'un curriculum selon la vision whiteheadienne du processus éducatif. Enfin, Pete A. Y. Gunter (University of North Texas) intègre plus explicitement la conception whiteheadienne de l'éducation dans une réflexion sur l'actuelle *fragmentation du sens* due au développement même de la modernité, en s'inspirant de l'ouvrage de Donald W. Oliver (with the assistance of Kathleen Walrom Gershman) publié par la *State University of New York*, et intitulé *Education, Modernity and Fractured Meaning*.

L'ensemble nous donne donc une approche de plus en plus précise et de plus en plus ouverte sur la modernité, d'une philosophie dont

iv J. M. Breuvar

l'objet principal était justement fondée sur les concepts de créativité et de développement, comme l'école elle-même.

Ces chapitres ont été écrits voici déjà quelques années maintenant. Qu'ils gardent encore maintenant toute leur importance, ce sera certes à chacun d'en juger, mais il nous a semblé que les idées ici exprimées pourront encore éclairer la pratique pédagogique actuelle de tout enseignant.

J'adresse un remerciement tout particulier à l'équipe de traduction animée par Daniel Verheyde (Département de Langues Vivantes de la Faculté Libre des Lettres et Sciences Humaines, Université Catholique de Lille). Chacun de ses membres a su s'adapter à une terminologie parfois difficile et technique, en présentant un texte intelligible.

Je remercie également H. Vaillant pour la même raison, dans la traduction du texte de P. Gunter. Je le remercie également pour nous avoir établi une bibliographie raisonnée des études en français sur Whitehead, illustrant ainsi le regain d'intérêt actuel pour cet auteur dans le monde francophone.

Enfin, comment ne pas être reconnaissant aux éditions ontos verlag, ainsi qu'au directeur de la collection *Chromatiques whiteheadiennes* chez cet éditeur, pour avoir accepté de publier cet ouvrage collectif ?

Je ne saurais terminer sans une pensée particulière pour Joachim Stolz, dont les qualités de rigueur et de pédagogie ne sont plus à démontrer, et qui nous a malheureusement quittés depuis qu'il a rédigé son chapitre. Je remercie particulièrement sa compagne, Helgard Menzel, qui nous a donné l'autorisation de le publier.

J. M. Breuvar 23/06/2005

Chapitre 1

La conception générale du procès whiteheadien

Samuel Rouvillois

Philosophe — Communauté Saint Jean

Essayer de présenter la pensée de A. N. Whitehead sur ce qu'il nomme le « process » relève d'une double difficulté. Il s'agit, en effet, du centre d'une approche à la fois analytique et synthétique du réel, proposée par un homme qui cherche sans cesse à allier la précision logique la plus grande et la manière d'envisager la plus large possible. Autrement dit, la philosophie du procès à laquelle nous voudrions tenter ici d'introduire est difficilement abordable à travers une présentation inévitablement linéaire, et la pensée whiteheadienne qui cherche à le cerner ne se prête jamais à la simplification ou au schématisme. Mais si cette approche philosophique est laborieuse, c'est parce que la complexité et la cohérence, sans cesse à redécouvrir, de la réalité, réclament une tension extrême de l'esprit, de l'infiniment précis à l'indéfiniment harmonique.

C'est guidé par le travail d'A. Parmentier que nous sommes entrés dans la philosophie de Whitehead et c'est en nous servant de son analyse que nous tenterons de donner les grands axes et la cohérence qui président à la conception générale du procès whiteheadien. Nous renvoyons à son livre *La philosophie de Whitehead et le problème de Dieu*¹ pour une introduction plus approfondie que les quelques axes que nous essayerons de donner ici.

Ce que Whitehead nomme le procès, c'est-à-dire le devenir organique de la réalité, est au centre de son travail et au croisement de toutes ses intuitions fondamentales. Il nous faut donc entrer au cœur du système pour en saisir toute la richesse. Et il semble qu'un ordre chronologique puis constructif soit pour cela le plus adéquat, pour nous faire reparcourir la genèse de cette pensée.

Nous regarderons donc les intuitions premières, puis les notions clés de la philosophie de Whitehead, pour pouvoir mieux poser la question

¹ Beauchesne, Paris, 1968.

2 S. Rouvillois

du lien entre procès et rythme. Cette démarche permet d'accompagner le développement d'une pensée à travers ces trois ouvrages principaux que sont *Science in the modern world*, *Process and Reality* et *Adventures of Ideas*. Nous passerons donc des présupposés critiques et épistémologiques à un regard plus vaste sur l'évolution des civilisations, et sur le rôle de l'éducation, découvrant ainsi comment la philosophie de Whitehead déploie sa cohérence.

Les intuitions premières

Le travail d'A. Parmentier met en évidence l'importance des présupposés qui président à l'élaboration de la philosophie whiteheadienne. Il s'agit, d'une part, de préventions critiques; d'autre part, d'intentions et d'intuitions constructives. Sans pouvoir le développer ici, il faut cependant souligner l'importance des 30 années d'études mathématiques et de réflexions épistémologiques qui précèdent l'œuvre philosophique whiteheadienne et dans lesquelles s'enracinent critiques et intuitions philosophiques.

Et avant tout, Whitehead s'oppose radicalement à tout présupposé de type dualiste. Ceci non seulement parce que le dualisme ne rend pas compte de l'évolution et du dynamisme du réel, mais plus profondément parce qu'il constitue un a priori intellectuel et non un donné de l'expérience. Le non-dualisme de Whitehead n'est donc pas d'abord une prise de position en faveur du monisme, mais un respect délibéré et têtue à l'égard de l'expérience en laquelle le réel se donne de manière une et cohérente. Son refus de séparer à priori sujet et objet, phénomènes matériels et sensibles, phénomènes de conscience et de connaissance, n'est donc pas d'abord le désir d'unifier esprit et matière, ou Dieu et le monde, mais le souci de ne pas créer des séparations et des oppositions inexistantes dans la réalité. A la suite de toute la grande tradition philosophique, il se méfie de la projection de la pensée humaine sur les choses, et de la construction d'une vision du monde appuyée sur une rationalisation schématique, claire, et facile pour la pensée. Ce retour à l'expérience et cette volonté de la laisser maîtresse de la réflexion trouvera sa justification ultime dans sa

La conception générale du procès whiteheadien 3

conception de l'actualité et de la présence divine à l'intérieur du procès, mais elle est plus fondamentalement caractéristique du renouveau philosophique à l'intérieur de l'empirisme et la phénoménologie.

C'est d'ailleurs sur cette expérience unifiante de la réalité que Whitehead fait reposer son projet « leibnizien » de réconcilier philosophie et science. En effet, s'il reconnaît leur différence d'approche, elles doivent, parce qu'elles cherchent à rendre raison du même réel, s'éclairer mutuellement. On pourrait presque dire que pour lui ce que la science dit et désigne du réel « donne à penser » à la réflexion philosophique. C'est pourquoi il qualifie la philosophie qu'il veut élaborer de philosophie « qui tient pleinement compte [takes full account] des abstractions ultimes dont il appartient aux mathématiques d'explorer les interconnexions » (SMW 50). Plus attachée à une vision globale de l'univers, de l'homme, de l'histoire de la religion et des civilisations, la philosophie doit donc veiller à reposer sur la même rigueur et la même cohérence d'analyse que la science. Cherchant, au delà du donné scientifique, à rendre raison de l'harmonie globale des phénomènes expérimentés par l'homme comme des structures apparaissant dans les phénomènes les plus précis, la démarche philosophique veut accomplir la recherche scientifique, et révéler, par cette continuité même, la cohérence différenciée entre le mesurable sur lequel s'appuie la science et l'harmonie qualitative que la philosophie dévoile. Une vraie philosophie doit donc tenir compte des impasses ou des voies d'invention que la science lui désigne.

Pour cette double raison, Whitehead condamne les philosophies aux idées claires mais inadéquates et incapables d'épouser la complexité obscure du réel. Reste cependant la question de savoir s'il a pris toutes les précautions épistémologiques nécessaires pour, sans projeter, se servir de la modélisation scientifique comme paradigme à la réflexion philosophique.

4 S. Rouvillois

L'apport scientifique apparaît en effet de manière récurrente surtout à propos des notions de relativité et d'organisme, car la formation mathématique et logique de Whitehead exige de lui un affinement incessant dans l'approche d'une construction philosophique rendant raison du réel. C'est l'apport de la théorie de la relativité et de la physique quantique qui oriente le regard vers une théorisation qui éclairerait tout ensemble les micro- et les macro-phénomènes, sans amoindrir leur spécificité par une projection des uns sur les autres. Le réel est alors découvert comme un tissu de relations sans cesse en train de se faire et de se défaire. La notion d'objet apparaît comme une illusion d'optique qui nous fait prendre notre manière de percevoir comme la définition du réel.

Whitehead élabore donc, à l'instar de la théorie ondulatoire de la physique quantique, une modélisation opératoire renvoyant à un réel constitué d'entités actuelles dont l'organisation et les inter-relations sont sans cesse en évolution. Chacune de ses « pulsations d'existence » n'est pourtant pas réductible à une projection des approches relativistes et probabilistes dans le domaine philosophique. Celles-ci, à l'inverse, n'en sont qu'une expression limitée et mesurable. En effet, ses entités ne sont pas divisibles numériquement mais constituent plutôt des foyers d'actualité et des « points de vue » au sens des monades leibniziennes. On pourrait peut-être parler de points de convergence d'un faisceau harmonique du procès en lequel advient, à chaque moment, la réalité présente.

Whitehead qualifie cependant sa philosophie de philosophie de l'organisme et non de philosophie de la structure, c'est dire que le tissu de relations qui unit et détermine pour une part les entités actuelles est incessamment en devenir. Le phénomène de l'organisation vitale, par ses capacités d'évolution, d'adaptation, de sélection et d'optimisation, révèle une créativité immanente au devenir dont une approche matérialiste est incapable de rendre compte. C'est ce qui amène Whitehead à parler, à propos du procès, d'autocréation, et non uniquement de redistribution ou de passage permanent.

La conception générale du procès whiteheadien 5

Il est enfin une part déterminante de la philosophie whiteheadienne qui ne relève directement ni de la problématique du dualisme ni de l'apport de la science et que notre philosophe ne cesse — notamment dans la fin de *Process and Reality* et dans *Adventures of Ideas*, de tisser avec sa « métaphysique » et sa critique épistémologique. C'est dans la réflexion sur le phénomène religieux et son lien avec l'évolution des civilisations que Whitehead puise les exigences de l'approche éthique, politique et, d'une certaine manière, prophétique de son travail philosophique. Il est même déterminant, pour Whitehead, d'accueillir dans la réflexion philosophique toutes les expériences de l'homme. Ce sont elles qui demeurent mesure de la construction philosophique qui doit en rendre compte. C'est cet empirisme radical qui explique l'intérêt scientifique et rigoureux de notre philosophe pour l'expérience religieuse, la richesse culturelle des différentes civilisations, comme la trame de l'histoire des hommes.

Le procès whiteheadien ne se contente donc ni d'une physique, ni d'une métaphysique qui s'étendrait par projection au phénomène humain. Il s'agit d'un projet philosophique qui veut conjuguer la rigueur empirique d'un Aristote et l'ampleur de vue d'un Hegel ou d'un Teilhard de Chardin. Sa tentative est celle de « bâtir un système d'idées générales cohérent logique et nécessaire, en fonction duquel tout élément de notre expérience puisse être interprété » (PR 4). Sans découvrir une méthode miracle ou un concept clé, Whitehead cherche les analogies apparaissant à l'intérieur des différents niveaux du devenir, pour y saisir les homologues et l'étoffe du réel qui les fonde. Du microcosme de la matière au macrocosme des sociétés humaines et des civilisations, c'est le même déploiement harmonique du procès que le philosophe dévoile pour tenter d'y mettre en lumière les éléments fondamentaux ou, plus exactement, les notions fondamentales qui permettent de rejoindre les nœuds élémentaires de l'actualité qui, sans cesse devient, et sans cesse renaît.

6 S. Rouvillois

Les notions clés

Il est impossible ici de pouvoir rendre dans le détail et la précision — qui ne sont pour Whitehead jamais secondaires ou relativisables — l'approche métaphysique du procès telle qu'elle nous est proposée dans *Science in the Modern World* et *Process and Reality*, mais nous pouvons parcourir la pensée whiteheadienne à travers les notions fondatrices qui la caractérisent et la constituent.

La notion centrale par laquelle Whitehead rend raison de la divisibilité fondamentale des phénomènes à échelle humaine, comme au premier degré des analyses scientifiques de la matière, est celle d'entités actuelles. Nous avons vu que celles-ci émergent d'un tissu relationnel qui lie chacune à l'ensemble du réel passé, actuel et futur. Chacune n'existe donc qu'en inter-relation avec les autres, et pourtant émerge de manière irréductible de ce qui la détermine. Préparée par toutes les entités actuelles qui viennent de s'effacer, de périr, dans le devenir du procès — et qu'elle intègre comme data —, poussée par celles qu'elle rend possible et qui vont lui succéder — en l'intégrant à son tour comme data —, elle est coordonnée harmoniquement avec celles qui coexistent en même temps qu'elle, et s'en différencie, non seulement par ses caractéristiques mais comme unité, comme pulsation d'actualité. L'entité actuelle n'est donc pas une chose repérable dans l'espace et le temps, elle est l'actualisation de l'existence du monde à travers « l'angle de vue » qui la co-détermine avec, par, et pour les autres. C'est elles qui fondent l'espace et le temps — d'un point de vue existentiel mais non d'un point de vue formel — parce que c'est par elles que dans leur coexistence apparaît ce qui est étendu et temporel. Autrement dit, elles sont le lieu de l'actualité « corpusculaire » et la ligne de front sans cesse renouvelée de l'avancée du réel. Elles adviennent dans un événement où la totalité du réel est engagé, et périssent pour devenir objet constitutif de l'environnement nouveau en lequel adviennent de nouvelles entités. Ne pourrait-on pas parler ici d'atomisme ontologique de l'actualité ? Whitehead parle lui-même de « théorie atomique de l'actualité » (PR 40).

La conception générale du procès whiteheadien 7

Ces entités sont bien sûr entre elles régies par un certain ordre, une cohérence harmonieuse, non seulement de manière synchronique mais également diachronique. Cette logique du devenir qui n'existe qu'entre entités (actuelles ou idéales) est celle de la concrescence qui assure l'intégration des entités objectivées dans la constitution de nouvelles entités. Whitehead désigne ainsi *le procès dans lequel l'univers de choses multiples acquiert une unité individuelle, chaque élément de la multiplicité étant relégué, de façon déterminée, à un rôle subordonné dans la constitution du nouvel « un »* (PR). Cette concrescence permet donc une unité harmonique et une sélection par « affinité » qui fait émerger des classes ou sociétés d'entités, rendant raison de l'étoffe du réel tel que la perception humaine le découvre au niveau macroscopique. La concrescence apparaît donc chez Whitehead comme ce qui, à l'intérieur du procès, rend raison du lien entre l'actualité de ce qui est, et l'advenir ou le devenir incessant en lequel tout passe sans pourtant être anéanti. Et si le philosophe doit prendre ici le temps de décrire les différentes phases de cette concrescence dans l'interaction harmonique entre deux ou plusieurs entités actuelles, ce n'est pas tant pour le plaisir logique que pour découvrir l'ajustement concret qui, sans cesse, à l'intérieur d'un renouvellement et d'un flux permanent, assure la permanence qui nous apparaît dans l'expérience des choses et des êtres. Whitehead résout ici l'antique dilemme entre le *panta rei* d'Héraclite et la permanence de l'être de Parménide : le procès se fait dans un maillage incessant des « chaînes » d'entités actuelles qui rend raison des interactions autant physiques que sensibles, ou cognitives qui traversent les sociétés d'entités, et plus particulièrement l'homme.

L'analyse du procès à travers la concrescence fait donc apparaître le lien entre l'actualité du réel et les potentialités sur le fond desquelles elle apparaît. L'actualité est irréductible aux entités objectivées, mais elle n'est pas en dehors d'elle. La question demeure cependant de l'évolution, et des inflexions du procès à chaque moment de son existence. Autrement dit, la forme concrète ou encore l'ensemble des